

HAMA TAFa

Un grand homme dans l'histoire de l'Aribinda, Burkina Faso, 1870–1900*

Georges Dupré

Le personnage dont je tente de faire ici le portrait appartient à la réalité historique de l'Aribinda, petite région centrée autour de la bourgade du même nom, située au nord de l'actuel Burkina Faso. Hama Tafa naît vers 1840 et meurt en 1900.

Aribinda est le siège d'une chefferie dont les origines remontent au début du XVIII^e siècle. Le peuplement de l'Aribinda s'est constitué par la rencontre de migrants d'origines diverses. A un groupe de Songhay venu du fleuve Niger vinrent s'ajouter des Kurumba venant du Yatenga, puis des Mossi du royaume de Boulsa, situé au sud-ouest d'Aribinda. L'ensemble de ces trois éléments constitue la population connue aujourd'hui sous le nom de Kurumba. Au moment des événements relatés ici, ces trois composantes donnent lieu à un système politique tripartite. Les descendants des Mossi sont à la tête de la chefferie initialement détenue par les Songhay. Ceux-ci demeurent les propriétaires de la terre et les Kurumba ont la responsabilité des sacrifices.

L'importance d'Hama Tafa, d'abord pressentie sur le terrain, fut confirmée par les archives coloniales. Hama Tafa n'est pourtant pas un personnage dont on parle spontanément en Aribinda, et les détails que l'on recueille sur lui ne sont que des bribes bien insuffisantes à elles seules pour en faire un portrait. Et pourtant Hama est incontournable lorsqu'on essaye de décrire ce qui se passe en Aribinda dans le dernier quart du XIX^e siècle. Il est impliqué d'une façon ou d'une autre dans tous les événements qui se produisent durant cette période: c'est pourquoi la démarche adoptée vise à déceler dans ces événements la part prise par Hama. Peu à peu le portrait d'Hama se dessine en filigrane dans l'histoire de l'Aribinda.

1. UN PERSONNAGE SINGULIER DANS UNE PÉRIODE DE GRANDS CHANGEMENTS

Dans les années 1870, alors que la bourgade ne compte guère plus de 2.000 habitants, un grand mouvement d'expansion se dessine. Une partie de la population quitte le

* Je tiens ici à remercier James Scott et Robert Harms pour leur invitation au séminaire d'Agrarian Studies qui m'a fourni l'occasion de donner une première version du portrait d'Hama; ainsi que Dominique Guillaud pour ses illustrations et pour sa lecture attentive du texte, Alfred Schwartz et Yveline Poncet pour leur aide amicale.

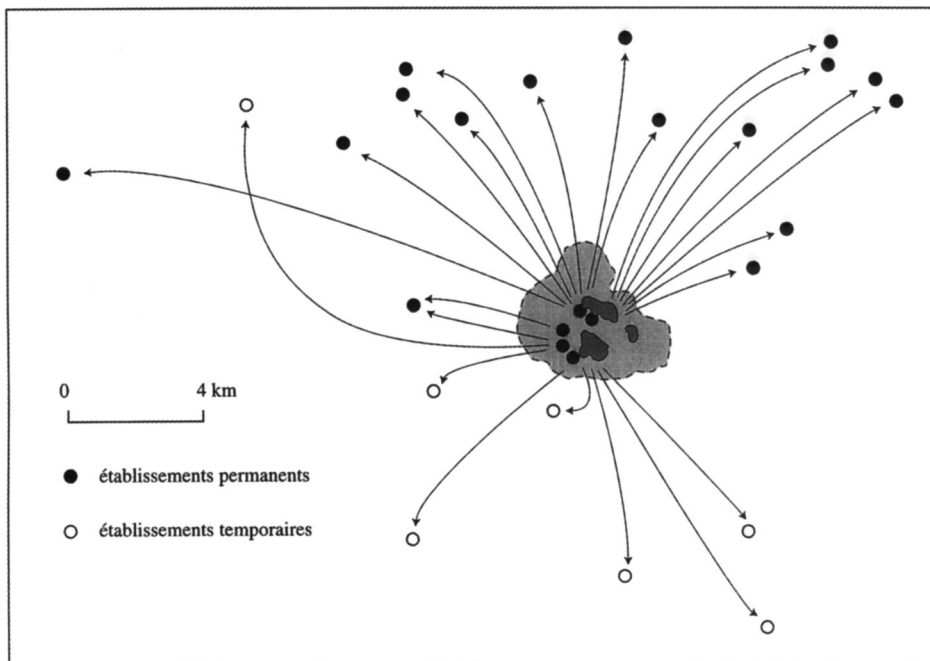


Fig. 1: Les fondations de villages de 1870 à 1900 (en grisé, Aribinda et les limites de son terroir avant 1870)

refuge des montagnes pour établir des villages et des champs dans les étendues du Nord d'abord, puis quelques années plus tard, au Sud.

Amorcé au milieu du siècle, ce mouvement prend toute son ampleur à partir des années 1870 et aboutit, après 150 ans de stabilité sur le site d'Aribinda, à la redistribution de la population dans l'espace de la région (figure 1).

Pour comprendre ce qui se passe alors, de façon soudaine et relativement rapide, on peut invoquer d'abord des facteurs internes à la société de l'Aribinda, comme un accroissement de la population, ou une usure des sols suite à leur longue utilisation, ou bien encore la conjonction de ces deux phénomènes. Ces explications, qui ne sont pas dénuées de fondement, sont insuffisantes. Ni la croissance démographique ni l'usure des sols ne permettent d'expliquer à elles seules pourquoi ce mouvement se produit avec intensité à partir de 1870.

On pourrait aussi invoquer des facteurs externes et imaginer que le déploiement de la population hors du sanctuaire des collines d'Aribinda est rendu possible par une diminution de l'insécurité ambiante. On verra qu'il n'en est rien et que l'insécurité augmente au Nord et au Nord-est du fait de la menace touareg, alors que c'est précisément là que se produit pour l'essentiel l'expansion dans l'espace.

A Aribinda, à partir de 1870 ou peu avant, beaucoup de choses changent en peu de temps et dans beaucoup de domaines, qu'il s'agisse des productions, des échanges, de la sécurité et de la guerre ou de la chefferie d'Aribinda elle-même.

Le mouvement de création des villages peut être interprété d'abord comme une colonisation agricole. Les captifs qui cultivent la terre sous la protection des princes cavaliers ont été acquis par la guerre. L'élevage des bovins, qui n'existait qu'à l'état de trace dans les années 1850, prend de l'importance avec l'arrivée des éleveurs, elle aussi très directement liée à la guerre, puisque leur arrivée dans l'espace de l'Aribinda est en rapport avec la guerre de Boulolboye vers 1880.

En même temps, le marché d'Aribinda prend de l'importance et les échanges avec l'extérieur se développent.

Alors que, jusqu'en 1850, Aribinda avait fait face tant bien que mal aux incursions de ses voisins, le milieu du siècle montre un changement. Une véritable expédition guerrière est organisée par le royaume mossi du Ratenga soutenue par les Peul du Djelgodji et par des Diallubé du Hombori. Aribinda fait face et décime les attaquants. Cette guerre, connue sous le nom de guerre de Daya, annonce le début d'une période où Aribinda ne se contente plus de résister, mais porte la guerre chez ses voisins.

C'est dans les années 1870 que commence le règne du chef Babana. Mais nous ne savons que peu de chose de ce souverain, parce que, singularité tout à fait remarquable de la période 1870–1900 dans le domaine politique, celui qui exerce en fait le pouvoir jusqu'en 1900 est Hama Tafa, neveu de Babana (figure 2) qui n'a pas reçu l'investiture, mais qui n'est pas pour autant un usurpateur. C'est le seul des chefs d'Aribinda dont le nom et la réputation sont connus à l'extérieur d'Aribinda. C'est lui qui fera allégeance aux troupes coloniales françaises en 1895 et qui sera le premier chef colonial de canton. Mais, paradoxe plus grand encore, Hama Tafa, que l'on ne compte pas parmi les souverains, est le seul dirigeant à être cité dans la louange d'Aribinda: "Dieu planta les montagnes, Hama planta les fusils".

Cette phrase de la louange n'est pas anodine; Hama est sur le plan syntaxique l'homologue de Dieu, ce qui n'est pas sans importance. De plus, c'est une invitation à

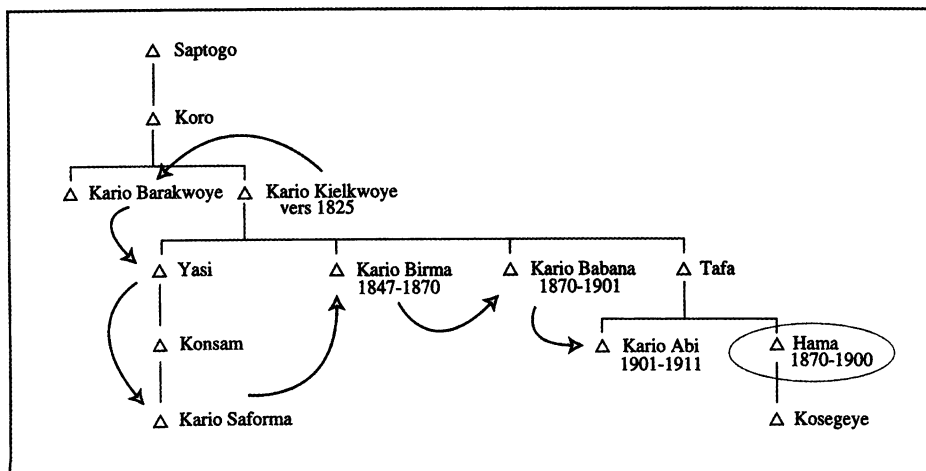


Fig. 2: Hama dans la généalogie des chefs d'Aribinda

introduire une coupure dans l'histoire de l'Aribinda et à distinguer ce qui est avant Hama de ce qui se produit après lui.

Il est tentant alors de lier la singularité d'Hama aux multiples changements que connaît Aribinda dans le dernier quart du XIX^e siècle et de construire son portrait à travers les événements de cette période. S'il n'est pas possible, on l'a vu, de voir dans un événement le moteur de tous ceux qui se produisent à l'époque, on ne peut pas non plus considérer Hama comme le *deus ex machina* responsable de tout ce qui se passe en Aribinda. Les choses pourraient être plus subtiles et plus fortes. Pour donner une image provisoire, c'est l'image de la clé de voûte qui convient le mieux. Aucun des événements qui se produisent en Aribinda ne peut être interprété sans que l'on ait recours aux autres. Mais la cohérence de tout ce qui se passe pendant les 30 dernières années du siècle ne peut être donnée sans le recours à Hama, clé de voûte du système politique et social qui se met en place pendant cette période à Aribinda.

2. LA MISE EN PLACE D'UN SYSTÈME AGRO-PASTORAL

De tous les événements qui se produisent à l'époque, c'est le mouvement de colonisation agricole qui est le plus tangible dans l'espace et le mieux établi dans la chronologie.¹ En même temps, les pasteurs et leurs troupeaux commencent à s'installer et c'est, comme l'a montré Dominique Guillaud, un système agro-pastoral qui se met en place. La figure 1 représente de façon très précise le mouvement de colonisation qui se produit en Aribinda entre 1870 et 1900. Je suis parti de la cartographie qu'en a faite Dominique Guillaud en supprimant les noms des différents villages qui sont créés, pour ne laisser que les flux, afin de mettre l'accent sur le mouvement qui conduit aux fondations des nouveaux villages.

Tous les villages sont créés de la même façon. Voici l'un des récits qui relate les débuts de ce mouvement de colonisation:

Personne ne demeurait ici en saison sèche, car il y avait des fauves partout mais c'était surtout à cause de l'insécurité, à cause des razzias et des pillages. Pendant la période des cultures les cavaliers venaient avec ceux qui cultivaient. Leurs chevaux n'étaient jamais dessellés. Leurs fusils étaient toujours prêts. Pendant le travail des champs, les guerriers étaient vigilants. En saison des pluies, on venait le matin et on rentrait le soir à Aribinda. Aucune botte de mil récoltée ici, pas même un seul épi ne passait la nuit ici. Tout rentrait à Aribinda chaque soir.

Les villages sont d'abord, pendant quelques années, des établissements temporaires, qui ne sont occupés que pendant la saison des pluies et où les captifs cultivent sous la

¹ La colonisation agricole a été datée et cartographiée, village par village, avec précision aussi bien dans le temps que dans l'espace par Dominique Guillaud (1993).

protection des fusils des princes cavaliers. Puis, dans une deuxième période, ces villages deviennent permanents. Ce mouvement est plus avancé au Nord qu'au Sud. On remarquera sur la carte qu'en 1900 tous les villages du Nord, sauf un, sont devenus permanents, à la différence des villages du Sud qui sont encore tous des établissements temporaires.

Il est probable qu'en des temps anciens, la région d'Aribinda connut une occupation par des pasteurs et des troupeaux de bovins. De cette période, la tradition orale n'a rien retenu. Cependant le parc à *Acacia albida*, tombé aujourd'hui en décrépitude, témoigne de cette période, tout au moins si l'on suit Pélissier (1966, 1980) et les résultats des fouilles archéologiques en d'autres régions d'Afrique occidentale (Otto 1993).

D'après la tradition orale, aucun des groupes qui s'installèrent en Aribinda n'avait de bovins. C'est le cas des Songhay qui ne possédaient en arrivant que des chevaux et des ânes. Au début du peuplement, même les ovins et les caprins semblaient rares. Les sacrificateurs gardent la mémoire d'une période, où, en l'absence de bovins, on sacrifiait des ânes, des chiens et des chèvres.

Cependant Barth, passant à Aribinda en juin 1854, "observed with pleasure a very fine herd of cattle" (Barth 1965:213) et la chanson du Ratenga, défait lors de la guerre de Daya, dit: "à Aribinda, il y a beaucoup de vaches". Cela signifie qu'au milieu du siècle il y a des bovins à Aribinda, probablement liés aux Touareg que Barth observe à cette époque.² Mais ni Barth, qui ne passa que deux journées en Aribinda, ni les troupes du Ratenga qui essuyèrent une défaite cuisante ne furent placés dans les meilleures conditions pour apprécier l'importance du cheptel.

Le cheptel est probablement réduit et ce n'est qu'après la guerre de Boulolboye que les troupeaux viennent en Aribinda avec les Sillubé. Les conditions de la venue en Aribinda de ces pasteurs qui ne sont pas des Peul³ ne sont pas très claires. Il semble qu'un petit groupe de Sillubé ait été présent à Aribinda peu avant la guerre de Boulolboye. A Boulolboye, ils firent la guerre contre les gens d'Aribinda qui, victorieux, ramenèrent des captifs et du bétail. Gaden en a "trouvé un campement, en 1895, à Aribinda" (1931:326).

C'est à partir de la guerre de Boulolboye que la présence de bovins se généralisent en Aribinda. Ce sont en particulier les princes qui créent des villages au Nord qui acquièrent les premiers troupeaux peu de temps après la fondation des villages. C'est notamment le cas de Hamadi Yasi, qui fonda le village de Yalanga. A la fin du siècle, les bovins sont encore peu nombreux en Aribinda, comme en témoigne Destenave: "L'Aribinda est un pays très fertile; on y cultive trois espèces de mil [...] et un peu de

² "[...] there are also a great many Tawarek, or rather Tawarek half-castes, who live here peacefully" (Barth 1965:212). Il s'agit probablement de Bella captifs de Touareg. Il pourrait s'agir aussi des Kel-Ewel qui, s'étant enfuis de Hombori, trouvèrent refuge en Aribinda où ils auraient passé 50 ans avant d'aller en Oudalan (Barral 1977:25-26).

³ Les Sillubé seraient des Sarakollés, qui en Aribinda ont adopté la langue des Peul. On les retrouve aussi au Liptako (Irwin 1981:25).

maïs; on y élève beaucoup de chevaux et d'ânes, peu de bœufs ou de moutons" (9 septembre 1905).

L'état numérique des troupeaux de la résidence de Dori en 1904 ne dénombre que 175 bovins pour le canton d'Aribinda, alors que le cheptel des autres cantons s'élève à plusieurs milliers.

C'est un nouveau système de production fondé sur l'association de l'agriculture et de l'élevage bovin qui se met en place entre 1870 et 1900. Par la suite et jusqu'à nos jours, ce mouvement se poursuivra par l'occupation de toutes les terres cultivables aussi bien au Nord qu'au Sud d'Aribinda et par l'arrivée massive de bovins.

Ce mouvement obéit à l'évidence à des déterminations géographiques. Les villages nouvellement fondés sont répartis sur une bande est-ouest qui correspond très exactement au plus proche cordon dunaire du Nord favorable à la culture.

Par ailleurs, la colonisation n'est pas étrangère à une certaine prospérité démographique, puisqu'Aribinda connaît une période d'au moins 35 ans où ne sont signalées ni épidémie ni famine. De plus, sous les règnes des chefs précédents, on voit à plusieurs reprises le terroir cultivé d'Aribinda s'agrandir, signe possible de l'usure des sols ou d'un trop-plein démographique.

De plus l'introduction des bovins, modeste au débuts, nécessite pour les pâturages un espace plus compatible avec le nouvel espace agricole qui se met en place.

Mais il faut revenir au récit de la fondation des villages évoqué précédemment. La mise en place d'un système agro-pastoral se fait dans des conditions d'insécurité et le texte évoque les razzias et les pillages possibles qui nécessitent la protection par des cavaliers armés. Bref, ces récits évoquent un état de guerre; aussi nous faut-il évoquer ici ce qu'est la guerre à cette époque en Aribinda.

3. LA GUERRE EN ARIBINDA

La langue Kurumfé distingue deux sortes d'actions violentes: *aluga* et *amendé*. *Aluga* ne désigne pas la guerre, mais une action de trahison qui consiste, pour un petit groupe, à s'emparer d'une personne isolée, un enfant, une femme et à l'emmener comme captif. *Amendé* s'oppose à *aluga*, comme la bravoure s'oppose à la trahison. C'est l'affaire des hommes courageux, textuellement, *aboro amenen*, les hommes au cœur dur.

Amendé, qui peut être traduit par guerre, décrit un état permanent, comme en témoigne Barth en 1854 et plus tard Monteil qui passe dans la région en 1891 et qui donnent tous les deux une bonne description de cet état de guerre, où sont confrontées les techniques militaires paysannes et celles des cavaliers. Comme le dit Olivier de Sardan, "les techniques militaires du paysan ont pour objectif de protéger sa récolte, son travail, sa vie. Les techniques militaires du guerrier ont pour objectif d'attaquer, de donner l'assaut, de piller" (1982:216).

Barth, en se rendant à Aribinda, cherche à franchir la mare de Bukuma, à environ 15 km d'Aribinda

[...] when suddenly we fell in with two men who were pasturing a couple of asses; but, although we made signs to them that we were their friends, they would not hear us, and beating their shields cried out lustily to their companions, who all on a sudden rushed out in every directions from behind the bushes, and in a moment surrounded us. There were from 150 to 200 people, all tall slender men, half naked, with nothing but a poor ragged cloth round their loins, and another rag still poorer round their heads, and each armed with a couple of spears and a ragged shield, which they brandished over their heads with warlike gesticulations (Barth 1965:213).

Presque 40 ans plus tard, en 1891, Monteil décrit à 100 km environ au sud de l'Aribinda, près de Boussouma, la réaction des villageois mossi à l'approche d'un groupe de Peul, piétons et cavaliers, qui s'apprête à attaquer le village près duquel il campe: "[...] les habitants sortent avec leurs arcs, leurs flèches et leurs lances, et leur premier mouvement est de se mettre en défense contre les Peul" (Monteil 1895:145).

Ces attaques sont monnaie courante. C'est à ces sortes d'attaques qu'Aribinda a dû faire face jusqu'à la guerre de Daya. Sous le règne de Birma, par deux fois les Peul de Dori vinrent et tentèrent de voler le bétail au puits de Kamazangou, mais furent repoussés. Sous le règne de Babana, les Mossi vinrent prendre du bétail aux puits de Tani; revenus une seconde fois, ils furent chassés.

Mais il ne faudrait pas voir Aribinda seulement comme une victime qui se contente de résister tant bien que mal aux assaillants venus d'ailleurs. La tradition orale de l'Aribinda parle peu de ces actions belliqueuses à l'extérieur. Mais si les gens du Djelodji s'allient à ceux du Ratenga, comme on le verra à propos de la guerre de Daya, c'est parce que, disent-ils, les gens d'Aribinda "nous ont fait souffrir". Et Destenave constate: "Entre le Gelgodji et l'Aribinda s'étend une bande déserte de 50 km environ avec quelques ruines de villages qui prouvent que les relations entre les deux fractions ont souvent été mauvaises" (Destenave 1895:G211).

4. LA GUERRE DE DAYA⁴

La guerre dite de "Daya" se résume en fait à une seule bataille. Elle est la seule dont j'ai pu obtenir une description aussi longue et aussi précise.⁵ Je la livre dans son intégralité:

⁴ On pourrait penser, comme me l'a suggéré Patrick Royer, que cette bataille télescopait un certain nombre d'événements dispersés dans le temps et n'avait pas de réalité historique. La description que j'ai obtenue relate bien un événement qui s'est effectivement produit puisque cette bataille est connue depuis le Ratenga: "Sous le règne de Naba Bulli eut lieu une guerre contre les Fulsé d'Aribinda. A l'origine de cette guerre, il y a une expédition de pillage mossi vers le pays Kurumba oriental.

Ce sont les gens du Ratenga qui vinrent pour s'emparer du bas-fond de Daya afin d'y cultiver du coton. Ils envoyèrent un émissaire à Aribinda pour avertir de leurs intentions. Les gens du Djelgodji apprenant ce qui se préparait dirent à ceux du Ratenga: "Nous vous aiderons à combattre les gens d'Aribinda parce qu'ils nous ont fait souffrir".

Les Diallubé de Hombori dirent de même et se rangèrent aux côtés du Ratenga.

Ainsi le Ratenga, le Djelgodji et les Diallubé se mirent d'accord pour combattre Aribinda. Les gens du Ratenga étaient tous des agriculteurs. Ils amenèrent avec eux des graines de coton pour les semer à Daya. Ils apportèrent aussi des cordes pour attacher les captifs que la guerre devait leur procurer.

Kario Birma, averti de ce qui se préparait, convoqua les *hifuba* pour qu'ils consultent leurs sacrifices et puissent lui dire quelle serait l'issue de la guerre. Les *hifuba* dirent: "la guerre sera dure parce qu'Aribinda doit lutter contre les armées de trois régions. Il faut avoir peur, se préparer sérieusement aux combats ou fuir". Certains conseillèrent à Birma de fuir.

Dans l'incertitude où ils étaient sur la conduite à tenir, un *hifuba* conseilla à Birma d'acheter de la bière de mil afin de recevoir une femme de la famille de Birgi qui pourrait lui dire ce qu'il fallait faire: demeurer sur place et combattre ou s'enfuir. Ce qui fut fait. Après avoir bu, la femme dit:

Birma, Birma, Birma, il ne faut pas avoir peur. Il n'y a rien et il n'y aura rien. Je sais que cette guerre est inévitable et elle sera bientôt là. Mais je te promets qu'il n'y aura pas de morts de notre côté. Pour te convaincre de ce que je t'annonce, après-demain, il y aura une pluie fine. Si cette pluie arrive à faire disparaître les traces de pas, il ne faudra rien craindre. En attendant tu peux dormir tranquillement.

La pluie annoncée tomba et la femme vint dire à Birma: "Il a plu, tout est dans l'ordre, nous sommes assurés de ne pas perdre la guerre. Par contre, un guerrier va mourir, un seul et celui-là se tuera lui-même".

Les troupes ennemies avançaient vers Aribinda et bientôt, du Nord au Sud, elles occupèrent tout l'horizon. De Danegeye à Womenga, leurs guerriers étaient alignés, prêts au combat. Voyant cela les gens d'Aribinda s'écrièrent: "Nous sommes perdus!" Et les vieillards et les infirmes et les femmes et leurs enfants et les lâches commencèrent à fuir sur la montagne.

L'expédition tourna mal pour les Mossi qui eurent de nombreux tués et souffrirent de la soif dans un pays qu'ils ne connaissaient pas. Les Kurumba furent appuyés dans leurs luttes contre les Mossi par des groupes touaregs" (Izard 1970:377). Pour la chronologie: Dans les traditions orales du Ratenga, le règne de Naba Bulli est donné dans une succession de Naba depuis 1751. Selon les déductions de M. Izard, les dates plausibles sont 1837-1859. Les datations des règnes des naba du Ratenga sont assorties du commentaire suivant: "Nous ne retenons ces dates qu'à titre de curiosité: il est trop évident que les durées de règne correspondantes sont tout à fait fantaisistes, comme en témoigne la présence de quatre valeurs rondes (30, 50, 40 et 10) sur dix" (Izard 1970:376). Cette bataille a lieu sous le règne de Birma qui va de 1847 à 1870. Ce qui situerait la bataille de Daya entre 1847 et 1859, c'est-à-dire aux environs de 1850, soit un peu après soit un peu avant 1850.

⁵ Abdou Werem, entretien du 27 mai 1983

Hama Konsé avait l'âge d'être circoncis et son père lui dit de suivre les femmes et d'aller dans la montagne. En allant dans la montagne, il trouva Kario Birma assis, songeur, qui regrettait de n'avoir pas fui lui aussi.

Au moment où les envahisseurs étaient sur le point d'attaquer, la femme qui avait prédit la victoire, après s'être bien préparée, choisit ce moment-là pour traverser le mur des assaillants. Elle tenait en main la meule de pierre et la tige à égrener le coton. Et elle faisait rouler la tige de fer sur la meule comme si elle égrenait le coton tout en exhortant les gens d'Aribinda à ne pas fuir et à combattre: "J'ai enlevé toute la magie de nos ennemis", disait-elle, "ils sont devenus comme des crapauds".

Mutumani, voyant que l'heure du combat était arrivée, fit seller son cheval. Atteint du ver de Guinée, il dut s'aider d'un mortier pour se hisser sur son cheval. Avec l'effort qu'il fit les vers sortirent du pied malade et s'éparpillèrent sur le sol. Mais il s'en alla quand même vers les combats tenant dans une main sa lance et de l'autre son bouclier. En chemin il rencontra Birma qui se plaignit de la situation. Mutumani le rassura et lui dit que, lui vivant, Aribinda ne tomberait pas aux mains des ennemis. Il bourra ensuite sa pipe et il en tira trois bouffées. Pendant ce temps l'ennemi était arrivé tout près et occupait tout l'espace entre Tolu et Uré. Mutumani tira d'un coup sec sur les rênes de son cheval, qui portait le nom de Manyari, et fonça droit sur l'ennemi. Ils se mit alors à couper des têtes à droite et à gauche, à percer des ventres de ci et de là. Mais malheureusement il était seul à faire un aussi bon travail. L'ennemi le comprit et l'encercla. Par malheur son cheval trébucha et il tomba. Tous les ennemis vinrent sur lui avec leurs lances, leurs sabres et leurs poignards. Mais Mutumani demeura invulnérable à tous les coups qui lui étaient portés. Une balle frôla les narines du cheval de Mutumani qui eut un sursaut, se releva et se dégagea de tous les assaillants. Mutumani en profita pour tirer son sabre et recommença à couper des têtes.

C'est alors que les femmes crièrent: "Venez au secours de Mutumani parce qu'il aura la victoire!" A ces cris arrivèrent Subabé Birma, Mutumani Akeso, Dono Séré, Hamadi Yasi, Hamadé Bédaré, Nyaneké Yasi, Zuma Konsé, Gaago, Zuma Hati. Tous, et chacun à sa manière, combattaient. C'était 'chacun pour soi et Dieu pour tous' ou encore: 'Il ne faut pas tuer celui que j'ai tué'. Mais cependant l'ennemi gagnait du terrain et il était tout près du quartier de Wangré.

Par hasard, deux étrangers, un Songhay et un Touareg qui avaient passé quelques jours chez Kario Birma étaient en train de quitter Aribinda. Non loin de Sola (près du cimetière des princes), le griot qui les accompagnait ne put se retenir et leur dit:

Vous deux, vous ne valez rien! Qu'est-ce que Kario Birma n'a pas fait pour vous rendre votre séjour agréable? Et maintenant que l'ennemi est prêt à envahir son village vous vous en allez! Qu'aurez-vous à raconter à votre retour en Oudalan? Moi je ne vous demande pas de combattre, mais au moins de rester là pour assister à l'enterrement de celui qui vous a hébergé.

Cela décida les deux étrangers à revenir à Aribinda pour se porter au secours de Birma. Ils trouvèrent l'ennemi devant Wangré. Là ils se mirent à combattre et repoussèrent

l'ennemi jusqu'à Wurgu Dété, à l'entrée de Tolu. L'ennemi était acculé. Un de ses chefs cria: "Celui qui fuit est un bâtard! Les gens d'Aribinda nous ont tués, mais personne ne bougera, nous mourrons tous ici!" Les chefs ennemis demandèrent alors à leur tambour de battre fort son instrument et de chanter leurs louanges afin qu'ils combattent jusqu'à la victoire. Chaque camp avait refait ses rangs. Ceux d'Aribinda se tenaient le dos à la bourgade et les autres étaient adossés à Tolu.

C'est à ce moment qu'un jeune Songhay dit: "Guerriers de Karu!⁶ Je viens de penser à ma bien-aimée. En son nom je décide de faire quelque chose! Qui a besoin d'un tambour ennemi? Qu'il m'attende, je vais lui en apporter un tout de suite!" A ces mots, Bonkané Talengo leva la main et dit: "C'est moi qui le veux!" Le jeune Songhay répliqua: "Tu n'as qu'à me suivre!" Mais Bonkané Talengo dit: "Moi j'ai peur de te suivre. Mais si tu en es capable apporte le tambour ici!" Et le jeune Songhay lui répondit: "Reste donc là et tu l'auras tout de suite!" Là-dessus, il fit cabrer son cheval et fonça droit sur l'ennemi. Il alla jusqu'au porteur de tambour, l'abattit d'un coup et, du bout de sa lance, s'empara du tambour et le ramena à celui qui l'avait demandé. Puis il fonça à nouveau sur l'ennemi et les guerriers d'Aribinda le suivirent et c'est ainsi que l'ennemi fut repoussé jusqu'à Tugubilé, et de là ils s'enfuirent chez eux.

Les Diallubé qui venaient en renfort arrivèrent à Dambulé et virent un être géant de forme bizarre sur la montagne Wasa. On ne pouvait voir sa tête. La jambe de son pantalon était remontée jusqu'à sa poitrine. Il tenait un sabre et un arc. Il descendait de Wasa en courant et venait vers eux. Les Diallubé et les Djelgodji furent pris de panique, s'enfuirent et ne purent participer aux combats. C'était D o m f é⁷ qui avait ainsi aidé les guerriers d'Aribinda. Et s'il était descendu de la montagne, c'était parce que la situation était grave.

C'est ainsi que se termina la guerre de Daya.

La femme avait prédit la mort accidentelle d'un guerrier. Effectivement, un homme de Wangré, qui venait au combat, trébucha et tomba sur sa propre lance qui le transperça. Il fut la seule victime d'Aribinda dans cette guerre.

Depuis cette guerre, ceux du Ratenga chantent: "A Aribinda, il y a beaucoup de vaches! On ne vient pas à Aribinda n'importe comment! Ratenga Naba! Toi qui n'es pas reconnaissant! On ne vient pas à Aribinda n'importe comment! Le jour où l'on vient à Aribinda, les Peul crient Yo Yo!"

Que nous apprend cette description?

La guerre de Daya est sans nul doute classée dans la guerre *amendé* telle que l'entendent les gens de l'Aribinda. C'est une guerre de braves, de cavaliers, d'aristocrates, mais pas seulement, car si l'on suit la liste des cavaliers qui s'y distinguèrent, on s'aperçoit qu'il n'y pas seulement des princes. Cependant, elle est bien différente de la plupart des actions qui relèvent de la catégorie *amendé*. La guerre de Daya met en jeu

⁶ "Karu" est l'ancien nom d'Aribinda.

⁷ Domfé vit dans la montagne Wasa. Conçu généralement comme un serpent, il assure la protection des habitants d'Aribinda.

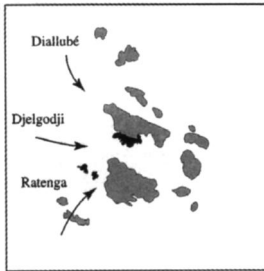


Fig. 3: La bataille de Daya (en grisé, les montagnes, en noir, les quartiers d'Aribinda). Les troupes ennemies avançaient vers Aribinda et bientôt du Nord au Sud elles occupèrent tout l'horizon. De Danegeye à Womenga leurs guerriers étaient alignés, prêts au combat.

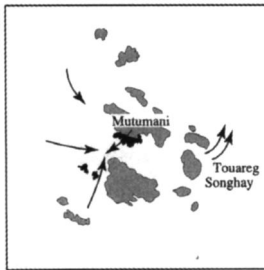


Fig. 4: Deux étrangers, un Songhay et un Touareg qui avaient passé quelques jours chez Kario Birma étaient en train de quitter Aribinda. Non loin de Sola le griot qui les accompagnait ne put se retenir et leur dit: "Vous deux, vous ne valez rien! Qu'est-ce que Kario Birma n'a pas fait pour vous rendre votre séjour agréable? Et maintenant que l'ennemi est prêt à envahir son village vous vous en allez! Qu'aurez-vous à raconter à votre retour en Oudalan? Moi je ne vous demande pas de combattre, mais au moins de rester là pour assister à l'enterrement de celui qui vous a hébergé".

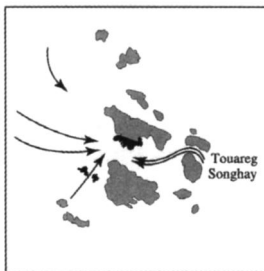


Fig. 5: Cela décida les deux étrangers à revenir à Aribinda pour se porter au secours de Birma. Ils trouvèrent l'ennemi devant Wangré.

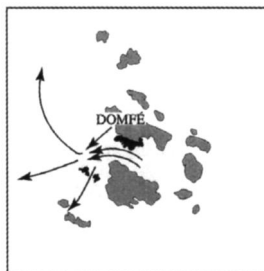


Fig. 6: Les Diallubé qui venaient en renfort arrivèrent à Dambulé et virent un être géant de forme bizarre sur la montagne Wasa. On ne pouvait voir sa tête. La jambe de son pantalon était remontée jusqu'à sa poitrine. Il tenait un sabre et un arc. Il descendait de Wasa en courant et venait vers eux. Les Diallubé et les Djelgodji furent pris de panique, s'enfuirent et ne purent participer aux combats. C'était le Domfé qui avait ainsi aidé les guerriers d'Aribinda.

les forces considérables d'une triple coalition. Elle est beaucoup plus qu'une simple razzia. Son but déclaré par les attaquants est la conquête territoriale, ce qui est tout à fait rare dans la guerre à cette époque.

Les différents lieux cités dans la description permettent de dresser des cartes des différentes opérations (figures 3–6). Il y a une opposition frontale entre une coalition d'assaillants organisés en trois ailes et les gens d'Aribinda pris de court et qui sont dans l'incertitude jusqu'au dernier moment. La mise en déroute des assaillants n'est pas le résultat d'une réponse organisée et coordonnée des forces d'Aribinda mais plutôt la

conséquence heureuse d'une série d'actions isolées qui sont toutes allées dans le même sens: action de bravoure, intervention en dernière minute des troupes des visiteurs songhay et touareg et pour finir l'intervention extranaturelle de *Domfé* en personne, qui parachève la déroute en empêchant les troupes peul du Hombori et du Liptako d'entrer dans la bataille.

5. RELECTURE D'UNE CARTE: LA MENACE TOUAREG

La cartographie de la bataille de Daya avec ses différents mouvements de troupes nous amène à la comparer avec l'autre carte, celle de la figure 1, qui montre les mouvements qui conduisent à la création des nouveaux villages de la colonisation agricole.

Si nous ne considérons que les flèches, nous pouvons dire que ces deux cartes représentent deux réalités strictement inverses. Dans la guerre de Daya, des troupes ennemies convergent vers Aribinda, dans l'autre cas, celui de la colonisation agricole, les troupes d'Aribinda se déploient à l'extérieur pour faire face à une éventuelle agression.

Mais on peut objecter que dans un cas il s'agit d'une bataille et dans l'autre de mouvements de populations qui s'en vont cultiver au nord le premier cordon dunaire. Bref on peut dire qu'il s'agit dans un cas d'une réalité de la production, dans l'autre d'une réalité militaire et qu'il n'y a pas de raison de comparer ces deux cartes.

Nous pouvons reprendre maintenant le mouvement de fondation des villages qui a été posé dès le départ comme l'élément qui fait problème.

La première interprétation qui a été donnée est celle d'un mouvement de colonisation agricole. La réalité de cette colonisation est incontestable, mais ce n'est pas la seule lecture des mouvements qui ont été cartographiés sur la figure 1.

Si l'on se reporte à l'énoncé qui est la trame de tous les récits: "Les captifs cultivent sous la protection des princes cavaliers", on peut donner la priorité à l'action de cultiver, et la carte représente un mouvement de colonisation agricole. Mais on peut la lire autrement. Et on peut tout aussi bien dire que les flèches qui partent d'Aribinda représentent un double mouvement de cavaliers et de cultivateurs-fantassins, toujours prêts à poser la houe pour le bâton et la lance et à faire face aux agressions.

Ce qui se passe au nord d'Aribinda ne saurait se limiter seulement à la colonisation agricole. L'agriculture n'est possible que par la guerre passée et la globalité de cette situation ne se comprend que par rapport à une guerre toujours possible, par rapport à la menace. La colonisation agricole est aussi et en même temps le déploiement d'un dispositif militaire pour contrer la menace principale qui s'exerce surtout au nord d'Aribinda et qui est identifiable sans aucun doute possible avec la menace touareg.

"Du XVII^e au XIX^e siècle, on assiste à un mouvement ininterrompu vers le sud (des Touareg), à partir du nord de la boucle du Niger sur les deux rives du fleuve, d'une part, à partir de l'Aïr, vers le Dallol d'autre part" (Olivier de Sardan 1982:201).

Dans le dernier quart du XIX^e siècle, la pression touareg s'accroît et Aribinda occupe face à elle une position stratégique que saisit tout de suite le capitaine Destenave:

Pour fermer aux Touareg l'énorme trouée de 250 kilomètres existant entre Hombori, au nord du Macina, et Dori, empêcher leur razzia chez les Foulbés du Torodé ou, à l'occasion leur alliance avec ces derniers en vue d'intercepter les routes de l'Ouest à l'Est et piller les caravanes, il n'existe qu'un seul point d'appui, c'est le district d'Aribinda habité par les Kourouminkobés et commandé par un chef énergique qui n'a cessé de nous donner, depuis 1895, de nombreuses preuves d'attachement. La création d'un fort d'arrêt, instantanément demandée par le chef Ahmet Tafa s'imposait absolument. Le lieutenant Hugot est chargé de le construire, de commander le territoire de l'Aribinda et Gilgodi, et de surveiller une fraction de Touareg-Logomata qui vient de faire sa soumission (Destenave 1G 165:7).

Par rapport à cette situation, le dispositif militaire qui se met en place, en saison des pluies, avec la création de villages temporaires, dans un premier temps, paraît tout à fait approprié. Il barre le Nord et le Nord-est. En saison des pluies, la mare de Bukuma est un obstacle à l'arrivée sur Aribinda par l'est.⁸ Car la saison critique est bien la saison des pluies, qui donne aux Touareg l'avantage sur les cultivateurs sédentaires.

La guerre, en milieu touareg, se déroule en toute saison et n'est pas liée au calendrier agricole comme dans le monde soudanien: les travaux des champs n'imposent pas une trêve tacitement acceptée par toutes les parties. Cette remarque mérite d'être soulignée, car lorsque les Touareg portent la guerre en milieu sédentaire, ils peuvent surprendre leurs adversaires retenus sur leurs champs: non seulement, ils ne tiennent pas compte de cette trêve, mais ils peuvent en tirer avantage (Bernus 1981:86).

Cette pratique de la guerre en toute saison et particulièrement en saison des pluies contraste avec ce qui se passe chez les autres populations, où les travaux agricoles sont prioritaires et où la guerre ne peut avoir lieu qu'en saison sèche. Par exemple, "les guerres ou les raids des Mossi se limitaient en général en saison sèche et cessaient au début de la saison des plantations" (Skinner 1972:238).

La menace touareg est certes importante, mais les relations avec les Touareg ne se limitent pas à la guerre. Par exemple, Hama crée le marché de Sikiré au Nord-est, où viennent les Touareg de l'Oudalan, qui sont aussi les principaux acteurs des razzias. Par ailleurs, les Touareg ne forment pas une entité homogène. Et Aribinda établit avec certaines tribus touareg des relations privilégiées en accueillant pendant de nombreuses années des marginaux comme les Kel-Ewel et les Alkasseybaten⁹ qui viennent renforcer la capacité militaire d'Aribinda.

⁸ Barth en a fait l'expérience en 1854 puisqu'il dut faire un très grand détour par le nord pour arriver à Aribinda afin d'éviter la mare de Bukuma grossie par les pluies.

⁹ Les Alkasseybaten, descendants des troupes marocaines venues au XVI^e siècle combattre l'empire songhaï (Barral 1977:26-32), ne sont pas des Touareg à proprement parler. Cependant, ils font partie de la fédération touareg de l'Oudalan et passent auprès des populations voisines pour des Touareg.

Dans quelle mesure la ligne de défense du nord révèle-t-elle la volonté d'Hama? Il est bien difficile de le dire. Sa mise en place a commencé bien avant qu'Hama n'exerce le pouvoir. La localisation des nouveaux villages est tout autant déterminée par la nature des sols que par des nécessités stratégiques, et il n'est guère possible d'identifier ce qui relèverait d'une décision purement stratégique.

Hama n'est pas cité parmi les princes qui entrent dans la bataille de Daya. Il est trop jeune pour se battre; il ne doit guère avoir plus d'une dizaine d'années à ce moment-là. Mais il est probable que le récit de la bataille de Daya, où la victoire tient du miracle et où les troupes d'Aribinda furent sur le point d'être submergées, marqua son adolescence.

Hama lui-même est partie prenante dans le dispositif de défense, puisqu'il s'installe avec ses captifs dans l'ancien village d'Aribinda Zéno, qui représente une position particulièrement exposée en saison sèche. De plus, un des grands acteurs du dispositif sud est Larbo Wono, qui est l'ami personnel d'Hama.

La mise en place d'une ligne de défense au nord n'est qu'un des éléments de l'activité militaire d'Aribinda que l'on peut attribuer à Hama.

En revanche, Hama est directement responsable de l'équipement d'Aribinda en fusils. "Hama planta les fusils", dit la louange et tous les informateurs consultés sur cette question vont dans le même sens et disent qu'Hama apporta les fusils à Aribinda.

De plus, c'est lui qui décide de faire la guerre à l'ouest, à Bouloboïe, au début des années 1880, et dont le résultat sera l'acquisition de nombreux captifs et d'un important butin. C'est lui aussi, qui un peu plus tard conduira la guerre malheureuse de Oulo, sur les marges du Liptako.

Comment apprécier la portée de l'innovation introduite par Hama en Aribinda? Les fusils ont-ils conféré une réelle supériorité militaire à Aribinda? Quelles furent les implications sociales de l'introduction des fusils en Aribinda? Les réponses à ces questions impliquent que l'on connaisse l'armement d'Aribinda avant 1870 et le type des fusils qu'introduit Hama ainsi que l'organisation militaire dans laquelle ils sont utilisés.

6. L'ARMEMENT D'ARIBINDA DANS LE CONTEXTE RÉGIONAL

La guerre de Daya est une guerre 'à l'ancienne'. L'armement est constitué par la lance, le bouclier et le sabre pour les cavaliers, et par le bâton, la lance et quelques arcs pour les paysans-fantassins. Les fusils ne sont pas cités du côté d'Aribinda. Il y a par contre des fusils du côté des assaillants, mais la présence du bouclier parmi les armes utilisées est l'indice probable que leur usage n'est pas généralisé. Face à des fusils en mauvais état et mal entretenus, chargés avec de la poudre de mauvaise qualité, les boucliers ont encore leur utilité comme le fait remarquer Aubin (1982:488). Néanmoins,

la généralisation des armes à feu a entraîné très vite la disparition des boucliers car ils s'avéraient impuissants contre les balles. Dans toute la région sud-soudanaise, où le fusil était connu depuis plusieurs siècles, ces armes défensives n'existaient plus que dans des zones isolées (Person 1970:904).

Cela va dans le sens des jugements portés sur l'armement dans l'ensemble de la boucle du Niger à cette époque: "Armies in the Niger bend did not adopt firearms until late in the nineteenth century, though a few such weapons had certainly appeared in the region before then" (Echenberg 1971:250). Et Fisher et Rowland le notent aussi: "[...] while fire-arms may have had, on various occasions in the Central Sudan from the sixteenth and perhaps even the fifteenth century onwards, a sudden dramatic impact, yet this impact was nowhere sustained" (1971:237-238). Ceci est en accord avec ce qui se passe chez les ennemis potentiels d'Aribinda, en particulier chez les Touareg, qui représentent la menace principale, et chez des ennemis plus lointains, les Mossi du Yatenga.

Chez les Mossi du Yatenga, les fusils semblent d'introduction assez ancienne, puisque

Naaba Kango a constitué une petite armée de mercenaires, composée de fusiliers bamba-ra [...] et d'archers bobose et ninise (mais c'est peut-être du règne précédent, celui de Naaba Piiyo I que date l'introduction des armes à feu dans le Yatenga) (Izard 1985a:76).

Ceci implique, si l'on suit la chronologie d'Izard (1985b:15), que les fusils ont été probablement introduits en pays mossi dès les années 1750 et que sous le second règne de Naaba Kaango, 1757-1787, il y a une organisation militaire et ce qu'on pourrait appeler un corps des fusiliers royaux avec un chef, le *bugura naaba*, qui les commande (Izard 1985a:81). Mais cette organisation ne doit pas faire illusion, elle demeure très largement formelle et n'a pas modifié la conduite de la guerre:

[...] l'introduction des armes à feu n'a rien changé à l'art de la guerre, qui privilégie toujours la préparation à l'arc, la charge et le combat singulier à la lance, tandis que les pétoires des fusiliers royaux ne servent guère qu'à animer les fêtes royales (Izard 1985b:87).

D'ailleurs, ces fusiliers sont "devenus encombrants, du fait de leurs exactions: Naaba Kango s'en débarrassa lors d'un bivouac de son armée en faisant mettre le feu à la brousse autour de leur campement" (Izard 1985a:548-549). Et à l'extrême fin du XIXe siècle, en 1895 à la bataille de Tyu, le fusil n'a pas changé la conduite de la guerre des Mossi du Yatenga (Izard 1985a:548-549).

Bernus note une grande disparité d'armement entre les Touareg du Nord et ceux du Sud:

Le fusil, apparu tardivement, est parvenu d'abord chez les Touareg du Nord et chez ceux de l'Ahaggar, ce qui leur donna, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, une supériorité

rité certaine sur les Touareg méridionaux [...] Pour l'Ahaggar, le dictionnaire de Foucauld donne huit termes qui distinguent le fusil de guerre, le fusil Gras, à pierre, à deux coups, et les Touareg méridionaux ne connaissent en général qu'un seul nom [...]. Il est intéressant de noter que les Touareg méridionaux ne possédaient à la fin du XIXe siècle qu'un armement traditionnel, alors que certains états Hawsa voisins, tels le Damagaram, possédaient dès le début du XIXe siècle, [...] non seulement des fusils venus de Tripoli, mais aussi des canons fondus sur place (Bernus 1981:86).

Cela est confirmé par ce qui se passe beaucoup plus tard, le 2 juin 1916: les Touareg de l'Oudalan, ceux qui menacent directement Aribinda, sont défaits par les troupes françaises à Yomboli et subissent une véritable hécatombe. Et la chanson triste que l'on entend encore dans les campements de l'Oudalan a retenu la disparité décisive des armes en présence: "[...] les Imajaren ont appris que la lance et la takouba sont sans force contre les fusils" (Barral 1977:36–37).

7. LA FORCE DES FUSILS D'HAMA

Les fusils dont Hama équipe Aribinda prennent tout leur sens par rapport à leur absence quasi générale dans la boucle du Niger et tout particulièrement chez les voisins les plus menaçants, les Touareg de l'Oudalan.

Mais les fusils ne confèrent pas automatiquement l'avantage à ceux qui les possèdent et la supériorité des armes à feu sur les armes traditionnelles n'est pas évidente. Des armes à feu rustiques ne s'imposent pas face à des archers expérimentés. Par exemple, au début du XIXe siècle, "at the battle of Tabkin Kwotto, the Gobirawa had muskets, but were beaten by the superior skill of Fulani archers fighting for Uthman dan Fodio" (Fisher et Rowland 1971:219–220). Cependant, ces mêmes armes, face à une cavalerie et à des chevaux qui ne sont pas habitués aux explosions des tirs, peuvent faire merveille, même à une époque tardive, en 1898, comme le rapporte Smaldone (1972:594, 1977:112).

Nous sommes ici confrontés à un problème majeur, celui de l'identification du type de fusil. Les sources d'approvisionnement et les différents types d'armes qui arrivent sur les côtes africaines ont fait l'objet de nombreux livres et articles. Ceux-ci nous permettent de dire que sur les théâtres d'opération de l'Ouest africain, on trouve toutes les armes que l'Europe a produites depuis le XVIIe siècle. En Europe, après une longue période de stagnation technique (Gille 1978:664), la technique du fusil évolue très vite dans le dernier quart du XIXe siècle. Il y a une grande disparité d'efficacité selon les types d'armes. Le fusil à pierre a une cadence de tir d'un coup par minute et est très vulnérable à l'humidité. Il en va tout autrement pour le fusil Gras 1874 ou le Kropatschek 1879 à répétition qui fonctionnent avec des cartouches métalliques et ont une cadence de tir de 6 à 12 coups par minute.

Les descriptions précises sont rares et, sous un terme générique, on désigne des

armes très différentes quant à leur efficacité et à l'organisation qu'elles requièrent. Dans les citations imprécises de l'armement, des mots tels mousquet, fusil, arme à feu, désignent une grande diversité d'armes qui n'ont pas grand chose en commun. C'est un peu comme si, pour parler de technique agricole, on ne disposait que d'un seul terme pour désigner des outils aussi divers que le bâton à fouir, la bêche, la houe, l'araire et les énormes charrues utilisées par les fermiers du Midwest.

Ce qui nous manque le plus pour évaluer le rapport des forces dans une bataille donnée, ce sont des indications précises nous permettant de connaître les types d'armes en présence. C'est la raison pour laquelle le travail de Person (1970), fondé sur les rapports militaires français qui identifient les armes de façon précise, est si intéressant. C'est moins la qualité d'une arme dans l'absolu qui compte que le rapport des forces qu'elle introduit dans la confrontation.

Un autre élément déterminant est l'appropriation par les populations des armes introduites, qui peut se mesurer au développement d'organisations de combat adaptées aux caractéristiques des armes et aussi à la capacité locale à les entretenir, les réparer et éventuellement à les produire.

La fabrication de fusils à pierre par les forgerons locaux était une pratique relativement répandue. Mais seules les armées de Samori furent capable de suivre l'évolution très rapide des fusils produits par l'industrie européenne dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. En 1892, les forgerons de Samory fabriquaient des Kropatschek en petites quantités (Person 1970:909).

Les fusils d'Hama proviennent des seules troupes, à l'intérieur de la boucle du Niger, qui possèdent des fusils et les utilisent de façon systématique: les Futanké ou Futankobé, c'est-à-dire les troupes umariennes et toutes les informations concordent sur ce point.

Mais l'incertitude demeure concernant les types d'armes utilisées. A plusieurs reprises, dans l'ouvrage de Robinson sur al-Hajj-Umar, il est question de mousquets à canon double (1988:236). Des mousquets ont été probablement introduits en Afrique occidentale et il est possible qu'à la fin du XIX^e siècle il y en ait eu encore en usage. Selon Izard, des mousquets auraient été utilisés à la bataille de Tyu en 1895 (Izard 1985a:549). Dans le même sens, Echenberg cite des rapports des troupes coloniales françaises qui eurent à affronter de telles armes à la bataille de Boussé en 1894 et qui "picked up eighty muskets of variable length and quality among the dead" (Echenberg 1971:253).

Il est très improbable qu'il s'agisse réellement de mousquets lorsque Robinson écrit: "[...] l'arme favorite était le mousquet à deux coups. Il permettait de résoudre certains problèmes inhérents au tir monté et les cavaliers umariens se qualifiaient fièrement 'd'hommes du fusil à deux coups'" (Robinson 1988:313). La mise en œuvre du mousquet était impossible lorsque le tireur était à cheval. Dans les armées occidentales, les mousquets étaient les armes des fantassins, et les premières armes à feu utilisées par les cavaliers seront des pistolets tenus d'une seule main.

Ailleurs Robinson évoque l'état déplorable des fusils: "[...] tout rouillés et percés, chargés d'une poudre de piètre qualité". Si l'on en croit Raffenel, "ils ne représentaient un danger que pour ceux qui s'en servaient" et "l'humidité ambiante affectait la poudre des fusils" (Robinson 1988:178). Cela peut seulement signifier que les fusils ne sont pas des fusils à cartouche de laiton, mais qu'ils peuvent être de différents types, à pierre, à piston ou qu'ils nécessitent des cartouches de carton.

Devant autant d'incertitudes sur les armes qu'Hama a reçues des Umariens, on peut penser que l'efficacité de ses fusils vient surtout de l'effet de surprise qu'ils provoquent dans des populations qui n'y sont pas préparées. Ce que Person dit du Haut-Niger s'applique aussi à la région qui nous concerne: "[...] le prestige du fusil est bien établi. Il suffisait (que les fusils) fussent nombreux dans un village pour qu'on hésitât à attaquer celui-ci" (1970:906). C'est dans ce sens qu'on peut interpréter ce récit relaté dans les archives coloniales:

L'alliance des Touareg et des Habé du Téra fut courte. Gabelinga, successeur de Tienda, se brouilla avec El Eou et la guerre cette fois eut lieu entre El Eou allié aux Habés du Gorouol, du Kokoro et du Dargol et Gabelinga livré à ses propres forces. Malgré son infériorité numérique, celui-ci dut la victoire à l'usage qu'il fit de sept fusils à pierre que lui avait offert Tidiani, chef des Foutankés de Bandiagra (de Cercle 1903:2G3).

La réalité historique du nombre magique des fusils utilisés est contestable mais pour les informateurs du commandant de cercle de Dori ce fait d'armes est tout à fait crédible. Les fusils qui changent le cours de la bataille ne sont pas n'importe lesquels, ce sont ceux des Foutanké, autrement dit des troupes umariennes. Tout comme ceux dont Hama équipe les cavaliers d'Aribinda.

Après la mort d'al-Hajj Umar en février 1864, les Umariens tiennent le pays entre Bandiagara et l'est de la boucle du Niger vers lequel il émigreront en 1893, passant par Aribinda où ils séjourneront plusieurs mois. Selon Robinson qui relate cette émigration: "Aribinda marked the maximum extent of the Umarian dominion" (1987:267). Aribinda accueillera les Foutanké qui le lui rendront bien, contribuant par leur présence à dissuader les Touareg de l'Oudalan.¹⁰

Les fusils d'Hama sont le signe tangible de son alliance avec les troupes umariennes. Leur force vient tout autant de cette alliance que de la supériorité technique qu'ils introduiraient dans la confrontation toujours possible avec les Touareg.

8. UN SYSTÈME FONDÉ SUR LA SERVITUDE

Revenons une fois encore aux récits de création des nouveaux villages. Nous avons vu que ce mouvement était bien plus qu'un fait relatif au domaine de la production, mais

¹⁰ Le comportement des Umariens à Aribinda contraste avec les pillages auxquels leur passage à Dori donna lieu.

qu'il était, aussi et en même temps, la mise en place d'un système défensif. Tous les récits sont du même type: "les captifs cultivaient sous la protection des princes cavaliers". La colonisation agricole n'est compréhensible que comme résultat de la guerre par laquelle s'acquièrent les captifs.

Avant 1850, on ne trouve pas de mention de captifs dans les récits historiques recueillis. On peut penser que, s'il y en eut, il ne furent pas nombreux et ne laissèrent pas de trace dans la tradition orale. Il en va différemment après 1850, où les captifs sont nombreux. Dansa Birma, par exemple, qui fonda avec son frère Subabe le village d'Arra, possédait 37 captifs. La colonisation agricole correspond bien à une croissance démographique qui se produit à ce moment-là par l'acquisition de captifs. Et il ne fait aucun doute que la prospérité d'Aribinda, remarquée par Barth et Destenave et convoitée par les Mossi du Ratenga, tient autant à la mise en culture de nouvelles terres qu'à leur exploitation par de nombreux captifs.

L'autre moyen d'acquérir des captifs, en dehors de la guerre, est le commerce. Aribinda est situé hors des grandes voies commerciales qui s'en vont au Nord et rejoignent le commerce transsaharien par Ouahigouya à l'Ouest et par Dori à l'Est. Un marché existe cependant à Aribinda au milieu du siècle, comme en témoigne Barth qui, en arrivant à Aribinda, rencontre des gens qui en viennent. Mais il semble que ce marché n'ait qu'une importance locale. Sous Hama, il a une autre dimension puisqu'on y rencontre des commerçants venus de très loin au Nord. Et il ne fait aucun doute qu'Hama est directement responsable de cette transformation puisque le marché d'Aribinda est directement lié à son ascension politique.

Dans les premiers temps de son règne, Kario Babana avait confié le droit de percevoir les droits sur le marché à Moussa Maliki qui était son homme de confiance. Au bout de deux ans, Hama dénonça Moussa auprès de Babana comme un homme malhonnête, qui détournait les taxes perçues auprès des commerçants, et se proposa pour le remplacer. Devenu chef du marché, Hama, à son tour, détourna à son profit les taxes qu'il percevait. Puis vint le moment où il s'adjudica la totalité des revenus du marché d'Aribinda. De plus, il mit à profit cette fonction pour arbitrer les conflits sur le marché. Et très vite, le jour du marché, on vint devant lui porter les litiges. Par le marché, tant par les taxes qu'il prélevait que par les jugements qu'il rendait, Hama s'assura une certaine richesse et, avec elle, les bases matérielles de son pouvoir. Et l'on comprend très bien quel intérêt il avait au développement des transactions. Par ailleurs, le marché d'Aribinda fut pour Hama l'occasion d'établir des relations avec les commerçants et d'acquérir par leur intermédiaire une connaissance de ce qui se passait à l'extérieur de l'Aribinda. De plus, c'est probablement par les commerçants qu'Hama put nouer des relations privilégiées avec les Umariens¹¹, comme le révèle leur passage à Aribinda.

¹¹ Robinson a retrouvé une relation écrite du passage des Umariens à Aribinda. Ils y furent accueillis pendant plusieurs mois avant de repartir vers l'Est. Nous savons par les informateurs que ceux-ci proposèrent à Hama de partir avec eux vers l'Est et que celui-ci, réaliste et bien informé, refusa, préférant attendre la colonne Destenave.

A Aribinda, on voit un développement des relations serviles, du commerce et aussi de l'Islam, que je me contenterai seulement d'évoquer ici et qui est un phénomène général dans la région à ce moment-là.

During the 19th century and especially in its second half, the economic revolution deeply changed the societies, or at least threatened to change them since the European conquest put an end to the process. The main development is that very active trading people took the power (Aubin 1982:427).

Allant dans le même sens, Terray écrit:

Le développement des échanges à longue distance, l'apparition de rapports de production proprement esclavagistes, la naissance de véritables villes, l'influence et le rayonnement croissant de l'Islam et ce qu'il transporte avec lui d'expérience intellectuelle et politique, produisent dans la région ce que je n'hésiterai pas à appeler une révolution (Terray 1986:214).

Hama est bien de son temps et personnifie en quelque sorte son époque.

A cette époque en Afrique de l'Ouest, les captifs sont utilisés pour la production agricole. Ainsi, un grand commerçant de Zinder, Malam Yaroh, avait un domaine agricole cultivé par 500 esclaves (Salifou 1972:13). Ce fait est aussi mentionné par Goody (1980:42), qui cite Stenning à propos des royaumes peul.

Pour revenir à la colonisation du Nord, nous pouvons dire qu'elle représente aussi, de façon visible dans l'espace, des rapports sociaux fondés sur la servitude.

Le dispositif militaire réalisé dans le nord de l'Aribinda est nouveau par rapport aux pratiques de la guerre dans la région. Généralement, les cavaliers menaient des guerres offensives et laissaient aux paysans d'Aribinda le soin d'assurer leur propre défense (sauf en cas d'attaque massive, comme lors de la guerre de Daya). Quand ils étaient attaqués, les paysans se réfugiaient dans les montagnes, qui n'étaient jamais très loin des champs qu'ils cultivaient. Les cavaliers armés de fusils qui protègent les paysans sont strictement comparables aux montagnes. Ceci nous ramène à la louange d'Aribinda qui est la description de deux systèmes de défense qui coexistent. Bien plus, elle se réfère à deux sortes de rapports de production qui coexistent en Aribinda à la fin du siècle. Le premier, localisé à Aribinda, est fondé sur les rapports de parenté à l'intérieur des lignages, et son expression politique est la chefferie dont Babana est le titulaire. L'autre système est fondé sur l'esclavage et les nouveaux villages, et c'est Hama qui en est l'expression politique. Les princes cavaliers protègent, certes, les paysans-esclaves contre les agressions venues de l'extérieur, mais aussi, et cela ne fait aucun doute, ils les surveillent, les empêchant de s'enfuir. Bref, ils s'assurent la pérennité des forces de travail qu'ils possèdent.

En dispersant dans l'espace de la région les princes d'Aribinda, la colonisation agricole a résolu des problèmes politiques inhérents au mode de désignation des chefs. Chaque élection d'un chef d'Aribinda par les maîtres de la terre laissait les nombreux

prétendants à la chefferie mécontents. Et ceci est source de nombreux conflits à Aribinda avant 1870. Le mouvement de colonisation agricole produit non seulement une dispersion du pouvoir des princes, mais il provoque aussi une dispersion de la masse des esclaves, qui risqueraient de se rebeller contre leurs maîtres. Cette menace potentielle que représentent les captifs est bien perçue lors du rituel qui suit la nomination du nouveau chef d'Aribinda. Après avoir remis le bonnet au chef désigné, le Keso, doyen des maîtres de la terre, demande aux esclaves présents de prendre un bâton et de frapper tous ceux des princes qui ne se soumettraient pas au nouveau chef.

La louange d'Aribinda décrit donc non seulement deux périodes dans l'histoire d'Aribinda, mais aussi deux systèmes de relations sociales et politiques qui vont coexister pendant 30 ans en Aribinda et dont Hama réalise l'articulation fragile et éphémère.

9. POUR ACHEVER LE PORTRAIT D'HAMA

Le personnage d'Hama est de son époque, qui voit apparaître de grands commerçants, de grands chefs religieux et de grands hommes politiques. A Aribinda, on décèle les signes d'une extrême mobilité sociale. Par exemple, les vaillants cavaliers, dont le récit de la guerre de Daya a gardé les noms, ne sont pas tous des aristocrates. Cas extrême, un descendant de forgeron, Larbo Wono, se distingue dans les guerres d'Aribinda, fonde son propre village au Sud et devient l'ami d'Hama. Qui est Hama par rapport à ce mouvement qui se produit dans la deuxième moitié du XIX^e siècle?

Hama assied son pouvoir par le commerce, mais il n'est pas pour autant un grand commerçant. Hama a fait la guerre mais il n'est pas chef de guerre.¹² Hama a probablement favorisé l'expansion de l'Islam en Aribinda de plusieurs façons: en attirant les commerçants à Aribinda et aussi en établissant des relations avec les successeurs d'al Hajj Umar. Mais il n'est pas pour autant un grand religieux.

Hama dirige Aribinda pendant une trentaine d'années. Mais on ne peut le considérer comme un usurpateur. Il ne renverse pas le titulaire de la chefferie, Kario Babana, alors qu'il en a les moyens. Il avait la force pour lui, celle des princes qu'il sut mobiliser pour les différentes expéditions guerrières qu'il entreprit. Mais aussi et surtout la force de ses alliés touareg, les Alkasseybaten, qui demeurèrent en permanence à Aribinda. Kosgeye, le fils d'Hama, montra que cela était possible. Profitant de l'allègement des postes militaires pendant la guerre de 1914, celui-ci renversa Kario Abi, successeur de Babana, avec l'aide des Touareg et fut chef d'Aribinda pendant deux ans jusqu'à ce que les troupes coloniales rétablissent Abi.

Tout au plus peut-on déceler chez Hama le désir de se penser comme un fonda-

¹² Hama ne peut pas non plus être assimilé aux chefs de guerre, véritables entrepreneurs esclavagistes, qui opéraient à la même époque dans l'ouest burkinabé et que décrit M. Saul (sous presse).

teur ou un fondateur. C'est ainsi que l'on peut interpréter son installation à Aribinda Zeno, premier Aribinda, qui avait été le premier établissement des migrants songhay au début du XVIII^e siècle et qui était abandonné depuis longtemps.

Hama exerce le pouvoir, mais il n'évince pas le titulaire. Son pouvoir est lié à la guerre et aux rapports de production serviles sur lesquels se fondent à la fois la prospérité agricole et tout simplement l'existence d'Aribinda.

Hama et Kario Babana co-existent pendant une trentaine d'années. Destenave a bien constaté la dualité sans saisir toutefois sa nature réelle: "Le vrai chef d'Aribinda est le père d'Ahama Tafa, qui en raison de son grand âge, ne peut plus exercer l'autorité et a laissé le commandement à son fils" (1895:1G211:45).¹³

Hama ne renverse pas Babana. On peut avancer qu'il n'en eut pas l'intention et que le maintien du chef titulaire entraînait dans ses plans dès le début du règne de Babana. A la mort de Birma, ses fils sont trop jeunes pour pouvoir prétendre à la chefferie et celle-ci risque de passer à la maison de Wangré et en particulier à Buyo. Hama lui aussi est trop jeune pour pouvoir prétendre à la chefferie. Mais il est actif. Il va chercher en pays mossi un fils de Kielkwoye, Babana, et fait campagne pour lui avec succès.

A la mort de Kielkwoye (figure 2) vers 1825, Babana, tout enfant, avait été emmené par sa mère en pays mossi d'où elle était originaire. En 1870, le nouveau chef d'Aribinda, élu grâce au soutien actif d'Hama, a passé près de cinquante ans hors de l'Aribinda, dont il ne connaît ni la langue ni les usages. Hama se fait alors son interprète et devient son conseiller personnel. C'est, sur cette adroite manœuvre, qui le place dans une situation privilégiée, que débute la carrière d'Hama alors qu'il n'a guère plus de 30 ans.

Hama, en soutenant la candidature d'un homme beaucoup plus âgé que lui, pensait-il lui succéder? Le sort en décida autrement puisqu'Hama mourut en novembre 1900, quelques mois avant Babana.

On ne sait rien des relations entre Hama et Babana. Mais il est probable que leur cohabitation ne connut pas de conflits; le pouvoir de Babana est limité, et plus symbolique qu'effectif. Hama n'a pas été soumis au long marchandage qui aboutit au consensus nécessaire pour recevoir le bonnet, insigne de la chefferie. Aussi est-il libre de ses actions. De plus Hama exerce l'essentiel de son pouvoir dans le domaine peu codifié des relations avec l'extérieur: la guerre, le commerce et les relations avec les Umariens qu'il gère avec une grande habileté.

Les Umariens, en migration vers l'Est (Robinson 1987:267), savent qu'ils peuvent compter sur le soutien d'Hama. Mais Hama est sur la réserve, il refuse de les suivre quand il s'en vont en août 1893. Et c'est avec une extrême prudence, craignant leur retour, qu'il va faire sa soumission à Destenave. Ce dernier, décrivant son arrivée à Aribinda le 25 septembre 1895, présente ainsi l'événement:

¹³ Une génération sépare Babana et Hama. Hama naît vers 1840 et Babana vers 1820 et meurt peu de temps après lui.

Ahma Tafa le chef d'Aribinda et son frère sont venus au-devant de moi [...] Ahma Tafa et tous les habitants de l'Aribinda m'ont fait le meilleur accueil et m'ont demandé de prolonger mon séjour parmi eux. Ils m'ont fourni en abondance du mil et des moutons. Ahma Tafa s'est excusé d'avoir tant tardé à m'envoyer sa soumission; il attendait que le mouvement partît du Gilgodji, et il craignait les représailles de ses voisins [...] enfin il craignait le retour des bandes d'Ahmadou.¹⁴

Hama est le seul des dirigeants d'Aribinda qui soit connu au loin. En Oudalan, il me fut cité spontanément comme un bienfaiteur des Alkasseybaten et des Kel-Ewel. Hama a aussi connaissance de ce qui se passe au loin pour agir. L'action d'Hama dans l'espace est ce qui fait de lui un novateur.

Hama fait sortir Aribinda de ses montagnes et l'installe dans un autre espace produit par les armes, l'agriculture et la servilité, ce qui implique un nouveau rapport à la nature et à l'Histoire.

Pour revenir, une dernière fois, à la louange d'Aribinda, Hama est symétrique de Dieu. Il fait avec des fusils, objets fabriqués par les humains, ce que Dieu fit avec les objets de la nature. Hama émancipe l'humanité d'Aribinda de la nature et l'introduit dans une autre historicité. Les montagnes et Domfé ne sont plus les seules protections sur lesquelles Aribinda peut compter.

Aribinda, lieu marginal de l'histoire des autres – les premiers arrivants sont des transfuges des royaumes mossi et des chefferies songhay –, à la charnière des grands ensembles politiques, devient avec Hama sujet de l'histoire. Hama fait passer Aribinda d'une historicité passive à une historicité active. Ce résultat est obtenu par une maîtrise de l'équilibre fragile entre la paix et la guerre, entre l'extérieur et l'intérieur, entre les relations qui viennent des lignages et celles qui s'enracinent dans la servitude.

Mais le portrait de cet homme qui s'est mis avec habileté en position d'agir dans l'histoire de l'Aribinda pour lui donner un nouveau cours doit être complété par des faits qui ne doivent rien à la nécessité et qui sont de l'ordre du hasard et de la chance.

Hama a eu la chance de pouvoir exercer son action pendant trente années où Aribinda ne connut ni invasion acridienne, ni épidémie, ni crise climatique majeure, ce qui contraste avec ce qui se passe presque partout en Afrique de l'Ouest durant la même période (Alpha Gado 1985, 1988).

Enfin pour achever le portrait d'Hama, je dois ici raconter comment je fis la connaissance du petit-fils d'Hama. C'était presque à la fin de mon séjour sur le terrain. La figure d'Hama s'était imposée à moi à travers d'innombrables bribes d'informations données par de nombreux vieillards. En cette fin d'après-midi, j'étais avec Dominique Guillaud sur les traces d'Hama. Nous visitons les vestiges d'Aribinda Zeno. Nongouma Maega qui nous guidait nous désignait, sur l'éminence qui avait porté le village d'Hama, des blocs de latérite vaguement ordonnés et nous disait: "Ici étaient les esclaves d'Hama". Mon regard se tourna vers l'Est et, dans la lumière du soleil qui

¹⁴ C'est à dire les Umariens qui ont séjourné à Aribinda en 1893.

baissait, apparut une montagne longue dont le sommet plat portait des constructions qui se détachaient sur l'horizon. "Djamkolga", nous dit le guide qui avait suivi mon regard, "le dernier village qui soit encore établi sur une montagne. Le village fut fondé par un fils d'Hama et le chef actuel est un petit-fils d'Hama".

La visite d'Aribinda-Zeno s'arrêta aussitôt et nous partîmes dans de grands cahots tout droit en direction de Djamkolga. Les villageois vinrent à notre rencontre au pied de la montagne et nous accueillirent joyeusement. Ils nous escortèrent sur le plateau. Je savourais l'instant et la promesse de découverte qu'il contenait. Je pris mon temps pour expliquer à tout le village, réuni et attentif, ce qui nous amenait. Puis, me tournant vers le chef du village, je lui demandais s'il avait connu Hama. Il répondit par l'affirmative. Je lui demandais alors de me dire tout ce qu'il savait sur son grand-père. Dans l'exaltation extrême où j'étais alors, je l'entendis me répondre : "Hama était gentil; il était de grande taille". Malgré mes nombreuses autres questions, je ne pus en obtenir davantage. Le vieillard se plaisait à répéter ces mots: "Hama était gentil; il était de grande taille".

Par la suite, je me remémorais l'événement avec une certaine amertume. En relisant mes fiches, je trouvais plusieurs informateurs qui disaient aussi qu'Hama était de grande taille et qu'il avait une belle prestance. Il y avait donc lieu de prendre au sérieux les souvenirs de petite enfance du vieillard de Diamkolga.

La haute taille d'Hama ne fut probablement pas étrangère à l'ascendant qu'il prit sur ses contemporains. Tout comme le nez de Cléopâtre...

BIBLIOGRAPHIE

Archives d'Outre-Mer à Aix en Provence

- 1895 1G211:44. Lettre du capitaine Destenave, chargé de mission à Monsieur le Colonel, Lt. Gouverneur du Soudan Français, Gansnadé(?), le 9 septembre 1895
- 1895 1G211:45. Lettre du capitaine Destenave, résident à Bandiagara, en mission, à Monsieur le colonel Lt. Gouverneur du Soudan Français, Aribinda, le 28 septembre 1895
- 1896-1898 1G165 (14 Mi 662). L'occupation et l'organisation de la Boucle du Niger. Création de la région Est et Macina. Résumé des opérations par M. le chef de bataillon Destenave. 1 brochure imprimée, Comité de l'Afrique
- 1897 1 G226 (14 Mi 671). Correspondance de la place de Tombouctou, Soudan Français

- 1897 1 G228 (14 Mi 671). Contribution à l'histoire des Kounari ou Sonraï, des Foulbé du Liptako et du Yagha, des Touaregs de L'Oudala et du Logomata par le Docteur Abbatucci, Dori
- 1900 2 G 1/13 (14 Mi 1615). Premier territoire militaire. Rapports politiques mensuels, trimestriels, semestriels et annuels. Rapports du résident de France à Dori au Cdt. supérieur de l'Afrique Occidentale
- 1903 2G3. Notice sur les Songhrais ou Habés. Cercle de Dounzou. Juillet 1903. Lieutenant commandant de Cercle. Doc. n° 14

Ouvrages et articles

ALPHA GADO, Boubé

- 1985 *Chronologie des sécheresses et famines dans l'ouest du Niger depuis 1850*, in: Colloque Nordeste-Sahel. IHEAL. Paris
- 1988 *Crises alimentaires et stratégies de subsistances en Afrique sahélienne (Burkina-Faso, Mali, Niger)*. (Thèse Doctorat de Connaissances des Tiers-Mondes, Université Paris 7, 3 t., 140p, 520p et 118p.)

AUBIN, Catherine

- 1982 "Croissance économique et violence dans la zone soudanienne, du XVI^e au XIX^e siècle", in: J. Bazin et E. Terray (eds.), *Guerres de lignages et guerres d'Etats en Afrique*, 425–511. Paris: Edit. Archives Contemporaines

BARRAL, Henri

- 1977 *Les populations nomades de l'Oudalan et leur espace pastoral*. Trav. et Doc. ORSTOM, n° 77. Paris

BARTH, Heinrich

- 1965 *Travels and Discoveries in North and Central Africa*. 3 vols. London: Frank Cass

BERNUS, Edmond

- 1981 *Touaregs nigériens*. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur. Mem. ORSTOM n° 94. Paris.

ECHENBERG, Myron J.

- 1971 "Late Nineteenth-century military technology in Upper Volta", *Journal of African History* 12(2):241–254

FISHER, Humphrey J. et Virginia ROWLAND

- 1971 "Firearms in the Central Sudan", *Journal of African History* 12(2):215–239

GADEN, Henri

- 1931 *Proverbes et maximes peul et toucouleurs*. Paris: Trav. et Mém. Instit. Ethn.

GILLE, Bertrand (sous la direction de)

- 1978 *Histoire des techniques*. Paris: Encyclopédie de la Pléiade, NRF

GOODY, Jack

- 1971 *Technology, Tradition and the State in Africa*. London: Hutchinson University Library for Africa

GUILLAUD, Dominique

- 1993 *L'ombre du mil*. Un système agropastoral sahélien en Aribinda (Burkina Faso). Paris: ORSTOM, collect. A travers Champs

IRWIN Paul

- 1981 *Liptako speaks*. History from oral tradition in Africa. Princeton: Princeton University Press, N.J.

IZARD, Michel

- 1968 *Problèmes de chronologie des royaumes mossi*. Ouagadougou: CVRS
 1985a *Gens du pouvoir, gens de la terre*. Les institutions politiques de l'ancien royaume du Yatenga (Bassin de la Volta Blanche). Cambridge: Cambridge University Press
 1985b *Le Yatenga précolonial*. Un ancien royaume du Burkina. Paris: Karthala

LEGASSICK, Martin

- 1966 "Firearms, Horses and Samorian Army Organisation. 1870-1898", *Journal of African History* 7(1):95-115

MONTEIL, Lieutenant-Colonel

- 1895 *De Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad*. Voyage au travers du Soudan et du Sahara accompli pendant les années 1890-91-92. Paris: Felix Alcan

OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre

- 1969 *Système des relations économiques et sociales chez les Wogo (Niger)*. Paris: Musée de l'Homme (Mém. Inst. Ethnologie 3.)
 1973 "Esclavage d'échange et captivité familiale chez les Songhay-Zerma", *Journal de la Société des Africanistes* 43(fasc. 1):151-167
 1982 "Le cheval et l'arc", in: J. Bazin et E. Terray (eds.), *Guerres de lignages et guerres d'Etats en Afrique*, 189-234. Paris: Edit. Archives Contemporaines
 1982 *Concepts et conceptions songhay-zarma*. Histoire, culture, société. Paris: Ed. Nubia
 1984 *Les sociétés songhay-zarma (Niger - Mali)*. Chefs, guerriers, esclaves, paysans. Paris: Karthala

OTTO, Thierry

- 1993 *Phyto-Archéologie de sites archéologiques de l'âge du fer au Diamaré, Nord du Cameroun: le site de Salak*. Etudes de bois et de graines carbonisées. 2 vols. (Thèse Biologie des populations et Ecologie. Université Montpellier II.)

PELISSIER, Paul

- 1966 *Les paysans du Sénégal*. Les civilisations agraires du Cayor à la Casamance. Fabrègue, St Yriex
 1980 "L'arbre dans les paysages agraires de l'Afrique Noire", *Cahiers de l'ORSTOM série Sciences Humaines* 18(3/4):131-136

PERSON, Yves

1970 *Samori*. Dakar: Mém IFAN n° 80

ROBINSON, David

1987 "The Umarian Emigration of the Late Nineteenth Century", *The International Journal of African Historical Studies* 20(2):245–270

1988 *La guerre sainte d'al-Hadj Umar*. Le Soudan occidental au milieu du XIXe siècle. Paris: Karthala

SALIFOU, André

1972 "Malan Yaroh, un grand négociant du Soudan central à la fin du XIXe siècle", *Journal de la Société des Africanistes* 42 (1):7–27

SAUL, Mahir

sous presse "Les maisons de guerre de Watara dans l'ouest burkinabé précolonial", in: G.Y. Madiega (sous la direction de), *Burkina Faso, cent ans d'histoire: 1895-1995*, Karthala, Direction des Presses Universitaires de Ouagadougou

SKINNER, Elliott P.

1962 "Trade and market among the Mossi people", in: P. Bohannon et G. Dalton (eds.), *Markets in Africa*, 237–278. Northwestern University (African Studies 9.)

1972 *Les Mossi de Haute-Volta*. Nouveaux Horizons. Paris

SMALDONE, Joseph P.

1972 "Firearms in the Central Sudan. A revaluation", *Journal of African History* 13(4): 591–607

1977 *Warfare in the Sokoto Caliphate*. Historical and sociological perspectives. Cambridge: Cambridge University Press

TERRAY, Emmanuel

1986 "L'Etat, le hasard et la nécessité. Réflexions sur une histoire", *L'Homme* 97/98:213–224